

**Marie-Claire TERRIER**

Quelle élaboration de savoir vais-je pouvoir transmettre à partir de ce cartel ? C'est la question que je me suis posée, non sans un petit brin d'angoisse, dans l'après-coup de la réponse positive que j'ai faite, sans l'ombre d'une hésitation, à notre plus-un qui nous proposait de dire, lors de cette réunion de travail, quelque chose de cette expérience que fut ce cartel pour nous.

« Quand même, me suis-je dit, nous avons été sacrément gonflées, j'ai été pour ma part sacrément gonflée. » « Sacrement gonflée », je le reconnais, n'est pas d'une parfaite élégance littéraire, mais j'ai tenu à garder cette expression qui a surgi spontanément, petit coucou venu d'ailleurs qui m'a fait sourire. Elle n'est pas si mal venue pour dire, *a contrario*, le dégonflage du sacré qui s'est opéré dans ce cartel sous l'impulsion du plus-un que nous avons choisi. Peut en témoigner le changement du titre que nous avons savamment brodé à son début. De « Subversion dans le cartel. Subversion dans la cure », il est devenu « Profanation ». Ce titre nous est apparu, lors de notre dernière rencontre, comme celui qui convenait pour rendre compte de ce cartel qui nous a bousculées, dérangées et qui a produit des effets propres à chacune. Ce signifiant *profanation*, pour ceux qui s'en souviennent, avait fait l'objet d'une intervention de Patricia León sur la passe (« La psychanalyse peut-elle profaner ? », février 2007) et il nous a semblé convenir aussi pour dire ce qui a été mis en acte et interrogé dans ce cartel.

Littéralement, la profanation est l'acte qui consiste à mettre hors du temple (*pro* : devant, *fanum* : temple) ce qui est dans le temple : le sacré. Le sacré est « ce qui appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable et fait l'objet d'un sentiment de révérence religieuse » nous dit le grand Robert. La profanation s'exerce donc dans le sens contraire de la sacralisation. C'est une opération de désacralisation de ce qui a été élevé, au cours des temps, à la dignité de sacré pour diverses raisons. Dans le champ de la psychanalyse, pour un sujet parlant, ce qui a été élevé à la dignité de sacré est un certain savoir qui lui est propre et qui gît dans ce temple qu'est son inconscient. Tout sujet qui s'expose à faire une analyse, à être ce que Lacan appellera un analysant,

qu'il le sache ou non est donc un profanateur potentiel d'un savoir qu'il a sacralisé, qui constitue son intimité psychique. Hors de cette position fondamentalement profanatrice il n'y a pas d'analyse possible.

Quand la psychanalyse est une expérience subjective et non ravalée à l'apprentissage d'un savoir universitaire, je la situe sur deux axes distincts : l'axe cure-passe et l'axe cartel-enseignement. Ces deux axes ne se confondent pas mais ils ont en commun la même position du sujet, celle d'analysant, celle d'un d'un savoir sacralisé. En ce qui concerne la position de l'analyste, nous sommes, me semble-t-il, dans un registre où le savoir est mis hors du champ de la sacralisation ou de la profanation. C'est donc en position d'analysant et non d'analyste que l'on s'engage, avec d'autres, à travailler dans un cartel sinon à pervertir l'expérience analytique elle-même. Profanation donc du savoir dans le cartel. Mais de quel savoir s'agit-il dans ce lieu qui n'est pas celui de la cure ?

Dans un regard rétrospectif sur mon travail en cartel depuis un bon nombre d'années, j'avais quand même fini par repérer que, quel que soit son intitulé, c'était toujours armée de la même sacrée question que je m'avançais. Textes de Freud au départ, très rapidement plongée vertigineuse dans les séminaires de Lacan, auxquels je ne comprenais pas un traître mot, textes romanesques comme ceux de Duras dans l'avant-dernier cartel auquel j'ai participé, tout ceci servait d'appui à mon travail au sein d'un cartel. Mais d'une façon ou d'une autre je baratais toujours la même question, lui donnant au fil des ans divers intitulés. J'ajouterai que j'ai eu cette chance inestimable de me mettre au travail en cartel avec des *presque aussi ignorants* que moi de la doxa analytique, des *pas savants* du tout, même si certains avaient quand même une auréole un peu moins terne que la mienne, à fréquenter des lieux sacrés d'enseignement parisiens où je n'avais pas, à l'époque, le loisir de me rendre.

Comme les supposés savants par nous, gardiens du dogme, ne daignaient pas s'emboîser dans le fin fond de notre campagne, nous avons pu profaner allègrement sans le savoir le sacro-saint savoir analytique. Ce que nous avons en commun était notre position d'analysant où par le biais du transfert à un analyste se jouait dans le cartel un transfert à la psychanalyse comme doctrine mais pas dans ce seul sens. En effet, je me suis rendu compte au fil des ans que cela fonctionnait bien heureusement en va-et-vient. L'éclairage théorique de la question que je tentais d'extraire de la réflexion sur mes lectures venait donner une nouvelle lumière à mes dires sur le divan et, inversement, mes dires sur le divan permettaient de donner un autre éclairage à mes recherches théoriques, pour un résultat jugé pas toujours très catholique au gré de certains, c'est vrai. J'étais donc, à l'orée de ce nouveau cartel, forte de cette constatation : aucun savoir qui s'énonce dans le champ de la psychanalyse ne peut se prétendre objectif, scientifiquement objectif, mais il est le fait d'un sujet qui, partant de son point d'ignorance,

renonce à en jouir pour tenter d'extraire un savoir transmissible à d'autres. Si, à partir de l'exposé du fruit de son travail, un cartellisant éclaire ne serait-ce qu'à l'ombre d'une petite phrase un point resté dans l'ombre pour d'autres, c'est qu'à partir du cartel quelque chose a passé. Ça a passé pour lui en pouvant passer à d'autres.

Dans ce dernier cartel, pour présenter mon thème de travail, j'avais choisi d'y lire quelques pages d'un texte à visée romanesque et non théorique. Ce texte qui contenait plus d'une centaine de pages avait été rédigé par un sujet dans l'après-coup très proche d'un moment unique dans son histoire comme l'est pour chacun la mort de sa mère. Une rencontre improbable à ce moment-là avait précipité l'auteur dans l'urgence de l'écriture. Cet écrit n'avait pas pour lui vocation de journal intime mais était destiné à la lecture par d'autres. J'avais extrait de ce texte intitulé « Petits cailloux de nuit » quelques petits passages qui illustraient comment pour ce sujet la question « une mère, une femme », qui devait être mon thème de recherche dans ce cartel, s'était posée de façon particulière pour lui. Ne cherchez pas ce texte dans une librairie puisqu'il dort tranquillement au fond de mon ordinateur jusqu'à ce que celui-ci *bogue*, enfin peut-être, et que j'en suis l'auteur non publié.

Sacrément gonflée je le fus de faire, non sans une certaine émotion, cette lecture qui mettait hors de ce temple que peut être aussi le cabinet d'un analyste qui y officierait tel un grand prêtre un morceau de mon vécu subjectif d'où venait ma question. Arrangé en histoire à lire par d'autres, lu par moi à d'autres, il y avait bien là profanation. Mais qu'est-ce qui y fut profané ? Ce ne fut pas, me semble-t-il, le lien transférentiel à l'analyste comme l'avance Patricia León dans son exposé en ce qui concerne la passe, mais plutôt le temple lui-même qui se résume ici à un vulgaire bout de papier, dont la vocation on le sait est de finir à la poubelle. Travail d'auteur qui en désacralisant un lieu désacralise dans le même mouvement le savoir qui peut révéler à d'autres quelque chose de leur savoir si ce n'est à l'auteur lui-même ; c'est sans doute la fonction que je donnerai à la fiction romanesque quand elle prend valeur de lettre, de lettre ouverte. Ou ça passe ou ça ne passe pas.

Cela dit, reste cependant une question qui vous surprendra peut-être : un grand prêtre peut-il officier hors d'un temple ? Le travail que Maria-Louisa Deller nous a exposé dans ce cartel semble répondre oui à la question. Il ne suffit pas de désacraliser le temple pour qu'arrête d'officier un grand prêtre même s'il devient errant. Alors, s'il en faut une, ce sera pour moi la morale de l'histoire.

En écrivant ce petit texte je me suis souvenu du premier thème de travail que j'avais choisi pour faire cartel, c'était : la mère ; le travail théorique que j'ai commencé cette année en public, je l'ai intitulé : « Qu'est-ce qu'une mère ? ». Le produit de ce cartel aura été sans doute pour moi de déposer mon arme, de profaner ma sacrée question.